

Les Cahiers de médiologie 12

N° 12 - DEUXIÈME SEMESTRE 2001

Automobile



14,50
95,11 F

Gallimard



KARINE DOUPLITZKY

Auto-bio- mobile

À terre

À quatre pattes, j'avais déjà trois roues. Il était rouge mon bolide que je traînais sur les bords des plages, au ras du sol grumeleux, j'en avais des hoquets. Chaque graton chahutait mon esprit en apprentissage : on n'a pas idée de ce qu'ils laissent traîner au sol, ceux qui là-haut pensent le monde de leur âge adulte. Je l'ai troqué contre un *cart*, ma première auto. Le *cart* des plus grands, qui était bricolé avec une ficelle pour guidon, les pédales rejetées loin en avant, qu'on actionnait en s'allongeant sur le dos ; déjà on cherchait *l'aréro*, l'appelait-on, l'aérodynamisme pour dégringoler la pente goudronnée jusqu'à la mer. Et qu'on ne me dise pas que je suis une fille !

Je l'enfourchais quand même, l'engin. Au-delà, il y avait la Manche, le large. Le goudron ouvrait la porte royale des eaux. J'ai rêvé les ports à force de quais, des allées bétonnées aux trottoirs manquants, remplacés par ces vastes trous noirs où viennent stagner les eaux huileuses de la rive, où s'amoncellent les détritrus des vies des gens de mer.

En bout de quai, il y a l'auto qui attend et ramène les Heureux du voyage, celle dont on a vidé le coffre pour les cadeaux, car les bagages on s'en fichait, il fallait des cadeaux, rapportés de tous les univers de jalousie où l'on n'avait pas été emmené, nous les terriens, les gens de l'auto qui regardent au sol pour trouver des maigres sous porte-bonheur. Eux, ils avaient leur onde mouvante, leur longue vue et leur sirène. Nous, nos gravillons et nos trous dans la chaussée, encore, qui empoisonnent la vie parce qu'ils secouent. Ils avaient leur mal de mer, on avait notre mal du transport, rétorquait-on.

Goudron

Voilà, c'est l'étape suivante obligée, les grandes vacances. À l'arrière, quand on est gosse, on est toujours malade ; les odeurs de gaz d'échappement se mêlent ; il y a les petits bonbons devant, acidulés, qui sont la récompense, mais même cette douceur n'a plus de valeur, parce que la nausée monte, on s'agrippe, on veut résister, être un grand, ne rien dire, et puis il faut dire à temps cependant, sinon tout déborde, cela laisse une odeur horrible. C'est une gestion du temps très délicate. Alors papa doit s'arrêter en grand chemin, il est furieux parce que sa moyenne horaire diminue ; et maman qui excuse son pauvre chéri ; il faut lui essuyer la bouche, les mains, etc. C'est toujours un problème les marmots en voiture, répète papa.

Il y avait les manèges bien plus drôles, avec des carlingues aux phares ronds comme dans les années rétro, qui montaient et descendaient le long d'un tube ; en haut, il fallait attraper le pompon ; comme j'étais mignonne avec mes boucles, le guichetier se laissait attendrir. Petit bout, c'était dur pour elle de se camper si droit sur ses jambes pour arracher un deuxième tour de piste ! Alors il l'oubliait à portée de bras, ce gros pompon touffu ! Et hop, un autre tour.

Course auto

J'ai grandi, j'ai langui devant les *vidéoroads* (les routes virtuelles des

Amériques, plus exotiques à imaginer ainsi), rien encore de très perfectionné en ce temps, et des images peu fluides ; j'envie les conducteurs fous des nouvelles générations de consoles, qui d'un coup habile de volant, léger comme une plume, font voler leur Formule 1. Il suffit de fermer les yeux pour éviter le vertige : c'est le son qui immerge, les vrombissements qui grisent ; on s'y croirait.

Un jour, bien plus tard, on m'a déposée sur la piste du circuit de Monza. J'ai fermé les yeux, en souvenir de la griserie ; il m'est resté le son des passages furtifs des bolides devant la tribune, le son de chacune des dames en pistes qu'il faut apprendre à reconnaître, c'est le privilège des connaisseurs.

Permis de conduire

Enfin quand j'ai compté le nombre suffisant de bougies, j'ai voulu essayer la vraie auto. Il faut passer son permis. Mieux vaut être une fille pour la circonstance. C'était quelque part dans les banlieues grises, entre les grands boulevards utilitaires et l'autoroute qui ignore ses riverains. L'instructeur coincé sur le siège arrière, les genoux contre le siège avant, qui au moindre soupçon de faute vous enfonçait ses genoux dans les côtes. Il fallait sourire. À côté, l'examineur, très intéressé par les pédales. Il faut dire que j'avais choisi une jupe un peu courte. Il y avait un corniaud en sens contraire qui avait calé au feu, je n'allais pas attendre des siècles, pressée déjà, j'ai tourné. Mes côtes furent broyées par les genoux surgissant de derrière ; à côté j'ai senti une crispation, mais il a fini par dire gentiment que j'étais une débrouillarde, bon, que l'autre avait fait une erreur, on ne pouvait pas m'en vouloir d'avoir grillé une priorité, alors il me le donnait mon bout de papier... Et puis le créneau n'était pas si mal, en pente, vicieux créneau du côté droit. Bon, mais j'étais une fille mignonne ; j'ai senti une pointe de compassion ; il fallait bien leur laisser leur chance sur la route, aux filles – ce n'était pourtant pas encore la mode de la parité. D'ailleurs elles font vendre les autos, alors il en faut.

Temps des carlingues

Ça a été l'heure des virées, des copains, des soirées, des colonnes de copains entassés pour ramener tout le monde à l'aube. L'heure des voitures de se-

conde main, plus crevassées les unes que les autres. On revenait de la montagne, je me souviens du trou inquiétant dans le plancher par où la pluie montait. Il fallait retrousser le pantalon, sauf le conducteur qui pataugeait dans la mélasse. Les roues projetaient à l'intérieur toute la boue des routes de France. Il a fallu l'emmener à la casse, celle-là, quand même, on l'aimait bien. Il y a eu la Simca 1 000 blanche, la Peugeot fourre-tout, l'incontournable 2 CV où on pouvait s'exprimer par le toit, la coccinelle des films, puis la fourgonnette Renault...

Les carrosseries sales que je n'osais pas bomber, parce qu'à chaque retour dans la famille, il fallait montrer l'état de l'auto, toujours plus sale ; et le père désespéré, qui piquait une crise, se trouvait finalement dans l'obligation de la laver lui-même, la caisse.

Équipées lointaines, souvenons-nous des interminables tournants de la Nationale parce que l'autoroute est trop chère : routes à trois voies, où doubler relève du pari. Ce sont les serpentins des vacances, les files et les bouchons, les traversées où la voiture devient une maison, où on a prévu de dormir. Un jour dans le Péloponèse, on n'avait pas remarqué... garés le soir à la lueur des phares puis endormis profondément, au matin la voiture était encerclée d'un flot de touristes, on était à quelques mètres des tombes mycéniennes et de Clytemnestre assoupie sous son monticule terreux auprès duquel la voiture avait trouvé un doux reposoir.

Le stop

Les périodes sans auto aussi, trop fauchés. Alors il y a le stop. Il faut réfléchir auparavant : si une voiture fait demi-tour pour vous prendre, que c'est un homme seul et que vous êtes une fille seule, comment réagir ? Ça, c'était l'Italie. La technique Japon est différente. Le pouce tendu, ils ne connaissent pas, mais ils s'arrêtent parce qu'ils se disent qu'il y a un problème. On ne laisse pas le *gaijin* en rade sur le réseau routier. On le prend, puis on le confie à une autre voiture, et ainsi de suite, parce qu'il n'est pas poli de l'abandonner sur un bas-côté ; ainsi se tisse la chaîne des sauveteurs. C'est très pratique.

Le camion

Ne me dites pas que je suis une fille. On peut aussi devenir camionneur. C'est

même conseillé si on veut travailler à la TV et devenir un chef, car il faut commencer par apporter le café au déjà grand monsieur, ramener l'actrice en détresse qui n'a jamais eu de tickets de métro en poche, et conduire le camion du décor, celui qui contient toutes les boîtes de petits pois du faux supermarché, les bibelots de la fausse mansarde et les tables du faux bistro. Il faut des petits « plus » pour percer, qui s'apprécient en nombre de tours de compteur. Pouvoir se débrouiller avec un camion, ça pose sa femme.

Et puis celui qui contenait le groupe électrogène qu'il a fallu traîner sur les routes sinueuses du Lot, celui en panne d'alternateur. À chaque tombée de nuit, il s'endormait, le camion, ne voulant repartir qu'à coup de causses ou tiré par un tracteur du coin. Cela favorise le contact avec l'habitant.

La voiture sous-marin

En Afrique, on perd ses complexes. La voiture devient sous-marin : ça marche très bien, pour passer les rivières en crue sur lesquelles il y a peut-être eu autrefois un pont, on ne se souvient plus bien. Il y a toujours les gens du village, au cas où on chavirerait. Ils viennent en horde vous récupérer des eaux, porter la voiture, la secouer un peu s'ils vous sentent l'âme trop colonialiste, histoire de vous provoquer quelques sueurs. Ça passe, toutes les Peugeot ont été dressées au même traitement, on en sort juste un peu moite.

J'ai essayé en France, ça n'a pas eu l'air de marcher de la même façon. C'était une vieille Peugeot pourtant, une inondation en Normandie, une route coupée, après l'Afrique, pas de problème, on y va. J'avais oublié que c'était une Diesel. Elle a cassé net, le moteur, les pistons, les soupapes, tout s'est tu d'un coup. Au milieu des eaux. J'avais aussi oublié que les eaux sont glaciales dans ces régions. Qu'il n'y a pas un fermier coopérant pour vous extraire de la mouise. Qu'il n'y a ni vulcanisateur, ni mécanicien au doigt d'or pour vous démonter et remonter le moteur sur place. J'ai appris une chose, en Normandie, les voitures ne sont pas amphibies.

L'usine

Dans une chienne de vie, il faut tout faire. Travailler à l'usine, le fleuron de toutes les usines, à l'île Seguin, celle aux cheminées qui fumaient, à l'aube, quand on se sent gonflé du privilège d'admirer les premières lueurs du matin sur la capitale.

Je faisais les deux-sept, préférant le tour du matin. On arrive frais du premier métro, celui qu'ils connaissent tous, minuté pour arriver à l'heure en bout de ligne, Boulogne-Billancourt. On s'y reconnaît, à force, dans le wagon. On passe l'enceinte de l'usine, le pont, sous les fumées, les casiers. Première opération, se vêtir de la salopette et puis les grosses chaussures à crampon, qui crissent sur le plastique, qui font mal aux pieds, les miennes devaient être trop petites. Je les ai gardées dans un placard, cette solide mouture de daim, comme un symbole des années dures. Les pas lourds, on montait. On savait que ça allait commencer, le tapis qui s'ébranle, doucement, qui le soir, en rêve, avance encore, vous fait chavirer, insensiblement, comme la Tour de Pise, on marche, dans le sens des voitures sur le tapis de chaîne. On perd l'équilibre. J'ai commencé par visser le cric, puis monter les phares. Toujours la visseuse. À chaque fois, on comptait les gestes, la rationalisation parfaite des gestes qui faisait gagner quelques millièmes de secondes.

On pouvait donner quelques voitures au voisin, en cas d'urgence toilettes. Ces minutes délicieuses sur le pot, vol manifeste, il faut les avoir connues. Mon voisin de chaîne était marocain, sa femme à lui ne travaillait pas, alors il avait pitié de moi, il pouvait bien me faire quelques voitures en plus dans la journée, disait-il. Un cadeau. Allez lis, petite, il ajoutait. Moi je ne sais pas lire. À la pause de neuf heures, il m'offrait en partage sa tête de mouton grillée. Il y avait les deux yeux globuleux de la brebis qui continuaient à me fixer toute la matinée, allez, travaille, encore jusqu'à 14h. Et puis regardait le nageur fou de la Seine qui passait certains matins devant les vastes fenêtres de la cantine et exhibait ses muscles.

Le produit

Ensuite j'ai monté en grade. Je croisais parfois mes copains de chaîne sur la place, mais nous n'avions plus les mêmes horaires... J'avais troqué les grosses godasses contre quelques paires plus féminines et l'apparat de bureau, troqué la pause tête en vinaigrette, contre le café sucré. C'était la grosse R25 qu'on sortait du garage pour les voyages professionnels, les visites de fournisseur, les usines briquées avant sa venue qu'on inspecte avec un carnet de notes cinglantes. Carrosserie ou habitacle. Aux achats, on est l'un ou l'autre. Le moteur ou le gadget, pour les mauvaises langues. Tout vu, tout démonté, se pencher attentivement sur le mécanisme d'un essuie-glace et la profondeur du jet d'un gicleur, comparer les technologies des rétroviseurs aux mul-

tiples teintes, surveiller le réglage des phares, la nuit sur les circuits professionnels, les testeurs qui foncent dans les tournants, pour effrayer les lapins. Les soirs de visite, les chambres d'hôtel, les bons vins, pour faire oublier toute la bijouterie de la journée. On parle Produit. Le Salon de Tokyo, ce rêve lointain du Japon où les prototypes se dévoilent. Celles du rêve qui n'existeront jamais telles quelles, parce que le principe de réalité sape leur existence : quand il faut acheter, c'est toujours trop cher, ça ne tient pas les normes de température, les normes, partout, les prix compressés, ça ne tient pas en production, l'usine pas fiable, et la concurrence, jamais de monopole, apprend-on, la diversification. Il y a un monde entre les rêveurs du Produit et les terriens des Achats. Un monde encore entre les roublards du commercial et les idéalistes du Design. Un monde entre l'usine d'assemblage, de l'autre côté de l'île Séguin, et les bureaux de décision du Point du Jour, où on lisait le *Journal Auto*.

Stop, police !

Oui, la police américaine, s'entend, l'archétype, celle qui arrive de derrière, soudain avec ses gyrophares et ses sirènes ; la peur panique qui monte en même temps que surgissent dans sa tête les images des films trop vus. Filer, on imagine la cascade. Ouille. Rester, comme un vulgaire poisson dans les mailles du filet. Sourire ? Ou agresser ? Quelle tactique adopter ? Ils descendent, les Américains toujours, avec leurs ceinturons argentés et leur macaron en trophée, large sur la poitrine. Papiers ! L'air sérieux. Vous êtes un grand bandit, un malfrat, un irrécupérable. Attendez. On va ouvrir votre casier de justice, vos fiches, dépecer tout le mystère d'une vie dont vous nous dites qu'elle est vraie : ils trouveront bien un petit mensonge à me reprocher, pensez-vous inévitablement.

Alors quand ils vous ont dépouillé, tout enlevé... vous vous remettez au vélo et raffermissez vos muscles. Une vie sans auto, ça existe encore. Pour toute information complémentaire, vous vous reporterez au numéro 5 des *Cahiers de médiologie, La bicyclette*, où l'on y parle des débuts du féminisme...